Récital *Lied et Mélodie* du dimanche 26 novembre 2023
Correspondances : Poèmes de Charles Baudelaire
Marie Lys, soprano et Jean-Paul Pruna, piano
Conférence de présentation de Richard Cole, musicologue.
Salle des Abeilles, Palais de l'Athénée, Genève

« Être dandy n'est pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle. Ces choses ne sont que le symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. Être dandy est avant tout le besoin ardent de se faire une **originalité**[,] [besoin] contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais **être étonné**. »[1]

Comment trouver les mots justes pour saisir un artiste lorsqu'il se définit aussi bien lui-même ? Sous un ton badin, la citation que je viens de lire recèle toutes les tensions et toutes les contradictions de Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre. D'abord, il ne cesse d'être original et d'étonner, voire de choquer son entourage, ses meilleurs amis et le grand public alors qu'il grandit, vit et meurt sous des régimes les plus conformistes qui soient, c'est-à-dire la Monarchie de juillet et le Second Empire, si l'on excepte la brève parenthèse que fut la Deuxième République.

Ensuite, alors que ses bonnes mœurs se distinguent surtout par leur absence, Baudelaire cultive, dans son for intérieur et dans ses écrits intimes, une authentique spiritualité, qu'il portait, peut-être sans le savoir, dans ses gènes par un père qu'il n'avait quasiment pas connu mais qui avait été prêtre avant la Révolution.

Rebelle dans l'âme dès son adolescence, Baudelaire atteint sa maturité alors que la vague du romantisme incarné par Musset et Vigny est en train de refluer. Même un Victor Hugo a vingt ans de plus que lui. Par opposition à la tenue volontairement négligée de ses amis dans les milieux artistiques, Baudelaire choisira donc d'afficher un *look* vestimentaire à la fois ascétique et d'une élégance recherchée. Ses contemporains ont visé juste en le qualifiant de « Monseigneur qui s'approvisionne chez Brummel »[2].

---

[1] Charles Baudelaire, « Le dandy », in *Le Peintre de la vie moderne*, *Œuvres complètes*, t. II (éd. Claude Pichois), Paris, La Pléiade, 1976, p. 710.
[2] Voir par exemple Alain Néry, *Le dandysme dans les lettres, selon Baudelaire : du dandy au paria*, Angers, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 52-63.

Ceci est la page 1 du document.
Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à
contact@liedetmelodie.org

Mais bien entendu, c'est surtout dans sa poésie que Baudelaire donne toute la mesure des contradictions, volontaires ou pas, qui le tenaillent : un amour débordant, voire, disons-le, une adoration un peu malsaine, pour sa mère Caroline, mêlé du rejet de la vie cossue de la haute bourgeoisie qu'elle mène ; une passion dévorante pour les péripatéticiennes, surtout Jeanne Duval, qui cumule les « défauts » d'être métisse et prostituée, et dont il finira par se lasser sans jamais vouloir l'abandonner complètement ; enfin, son penchant immodéré pour l'alcool et l'opium.

Comme Flaubert, Baudelaire se veut résolument moderne : pas pour lui des considérations philosophiques d'un Musset dans *On ne badine pas avec l'amour*, ou les discours fleuves hugoliens du protagoniste de *Ruy Blas*. Baudelaire met ses lecteurs face au monde – on a même envie de dire qu'il leur **impose son** monde à lui. C'est le monde tel qu'il est, ou, du moins, tel que lui le ressent, sans ambages, dans toute la richesse des émotions et des déboires de l'artiste. Les sentiments que les autres taisent par pudeur, Baudelaire les crie sur les toits.

Pour ce faire, il manie un langage aussi original que contradictoire, juxtaposant une élégance de style et de structure à des images fortes, perturbantes et souvent crues. C'est un vocabulaire saisi sur le vif, avec des formules si immédiates et si directes que l'on a l'impression d'être convié, presque à son insu et à contrecœur, à participer dans les impressions et les fantaisies du poète alors qu'il les couche sur papier, d'une plume tantôt acérée, tantôt tendre, et toujours fertile. Cette promiscuité entre auteur et lecteur ne cesse de nous interpeller, de nous déstabiliser et de nous fasciner.

Nos artistes nous offrent aujourd'hui un véritable panorama musical de l'imaginaire baudelairien, en privilégiant l'œuvre monumental de la poésie francophone que sont *Les Fleurs du Mal*. Ce n'est que justice. Tout Baudelaire, ou presque, a pris place dans ce recueil, allant de ses vers de jeune étudiant en 1840, aux poèmes proposés pour une troisième édition dont il corrigeait les épreuves, en mars 1867, lorsqu'une attaque cérébrale le terrasse. Il mourra six mois plus tard.

La première publication des *Fleurs du Mal,* en 1857, avait suscité un énorme tollé, ne fût-ce que par le choix des sujets, la nature lascive des sentiments dépeints ou certains vers considérés blasphématoires. Dans ce régime bigot et hypocrite qu'est l'Empire de Napoléon III, il y a comme une odeur de soufre qui s'attache au nom de Baudelaire de son vivant, et bien au-delà. Traîné devant la justice, le poète pourrait cependant

Ceci est la page 2 du document.
Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à
contact@liedetmelodie.org